

—Le numéro 8,240, de la rue Léonie...  
 Un cocher, s'éveillant en sursaut, répondit :  
 —Voilà...  
 —Il vous est dû trois heures et le pourboire... reprit le garçon. Voici dix francs. Vous pouvez filer...  
 —Comment, filer !... et ma pratique ?...  
 —C'est elle qui m'envoie... Cette petite dame a dit qu'elle reviendrait avec une amie.  
 —Suffit, c'est compris... Bonsoir les autres, et hop, *Coco* !...  
 Fabrice s'était arrêté.  
 Il s'approcha de la voiture qui s'ébranlait déjà.  
 —Cocher, s'il te plaît, vous être libre... Je vous prends...  
 —Est-ce pour rentrer dans Paris ?  
 —Non.  
 —Alors, il n'en faut pas... *Coco* est aux trois quarts fourbu.  
 —La course que je vous propose n'est pas longue...  
 —Où voulez-vous aller ?  
 —A Auteuil...  
 —A quel endroit d'Auteuil ?  
 —Près de la gare du chemin de fer.  
 —Combien payez-vous ?  
 —Dix francs...  
 —D'avance ?...  
 —Voilà les deux pièces de cent sous...  
 —Allons, montez... Le pauvre *Coco* ne va pas fero... mais deux roues de derrière ce n'est point de refus... Sois paisible, *Coco*... t'auras double ration ce soir, mon vieux, et demain tu resteras à te *balader* sur la litière... .

Claude Marteau, à la minute précise où s'engageait entre Fabrice et le cocher du numéro 8,240 le dialogue que nous venons de reproduire, s'était glissé rapidement de tronc d'arbre en tronc d'arbre, afin de ne pas perdre un mot de ce dialogue.

Quand Fabrice ouvrit la portière et sauta dans le coupé de remise, l'ex-matelot était tout près.

Un instant il eut l'idée de monter derrière la voiture en s'accrochant aux ressorts ; mais il n'osa jouer si gros jeu. Les autres cochers ne dormaient plus. Ils donneraient certainement l'éveil à leur camarade. La défiance de Fabrice pourrait être excitée, et tout serait compromis, sinon perdu...

—Allons, se dit-il, c'est partie remise, mais je n'ai pas perdu mon temps... Je sais qu'il va à Auteuil ! A la maison de santé, c'est certain, où il cache la mère et la fille. Qu'y va-t-il faire à pareille heure ? Je l'aurais su dès cette nuit peut-être, sans ce berlingot de tous les diables qui s'est trouvé là si mal à propos, mais je le saurai quand il y retournera, car j'aurai pris mes mesures en conséquence...

Claude revint sur ses pas, gagna le boulevard de la Seine, ouvrit la petite porte dont il avait toujours la clef dans sa poche et se trouva dans le parc.

Tout en franchissant le seuil de son pavillon, il se demandait :

—A quelle heure ce gremlin rentrera-t-il ?

Et, personne au monde ne pouvant répondre à cette question, il s'arma de patience, alluma sa pipe, puis installa près de la fenêtre, l'œil fixé sur la villa, il attendit.

Trois heures du matin sonnaient au moment où une faible lumière brilla dans la chambre du jeune homme.

L'ex-matelot courut jusqu'au marronnier qui lui servait de poste d'observation et grimpa dans les branches.

Fabrice, le chapeau sur la tête, venait de se laisser tomber sur un fauteuil en homme fatigué par une longue course.

—Faut croire qu'il est revenu à pied... pensa Claude.

Après s'être reposé pendant cinq minutes, le neveu du banquier quitta brusquement son siège, tira sa poche le flacon bleu qu'il avait emporté, la mit dans une armoire-bibliothèque derrière une rangée de livres, puis se déshabilla et souffla la bougie.

Il devenait inutile de guetter plus longtemps.

Claude quitta son observatoire, retourna au chalet et se coucha à son tour.

Mais il eut beau appeler le sommeil, le sommeil ne vint pas.

L'ex-matelot passait son temps à se tourner et à se retourner sur son oreiller, en se répétant :

—Qu'est ce qu'il peut y avoir dans le flacon que ce guenou emporte et rapporte ?... Il faut que je le sache... il le faut absolument... .

Fabrice dormit ce jour-là plus tard que de coutume.

Dix heures sonnaient quand il quitta, dans son poney-chaise, la villa de Neuilly.

Il allait à la maison de santé d'Auteuil.

Georges venait de commencer la visite des pensionnaires.

Mademoiselle Baltus était à sa toilette.

Fabrice attendit dans le petit salon, en lisant les journaux pour tromper son impatience.

Claude Marteau, sur pied dès sept heures du matin malgré son insomnie prolongée, rodait dans le parc, l'œil aux aguets.

Une idée lui était venue et il attendait le moment de la mettre à exécution.

Il vit Fabrice s'éloigner.

Laurent, presque aussitôt après, entra dans l'appartement vide et le mit consciencieusement en ordre.

Tout en déjeunant à l'office, monsieur l'intendant avait annoncé qu'il irait à Paris dans la journée, procéder à quelques achats...

Claude guetta son départ, descendit à la cuisine, s'assura que tous les domestiques s'y trouvaient réunis, regagna le vestibule et, au lieu de sortir de la villa, se rendit à l'appartement de Fabrice où il était certain de ne trouver personne.

Il n'ignorait pas que cette démarche hardie pourrait le compromettre notablement si elle était surprise ; mais la curiosité l'emportait sur la crainte du péril, et d'ailleurs il avait confiance en son étoile.

Une fois dans la chambre à coucher il alla droit à la bibliothèque, l'ouvrit, et chercha les livres à l'endroit où il lui semblait que Fabrice avait caché le flacon mystérieux.

Sa mémoire le servait bien.

Il sentit le flacon sous ses doigts, le prit, le déboucha vivement et l'approcha de ses narines.

Un parfum bizarre, âcre et pénétrant, s'en échappait.

Claude fit la grimace.

—Tonnerre de Brest ! murmura-t-il. Ça n'est pas un odeur à mettre sur ses favoris pour plaire aux dames !...

Il regarda l'étiquette et lut ces deux mots :

“ DATURA STRAMONIUM.”

#### IV

##### DE L'UTILITÉ DES DICTIONNAIRES

—*Datura stramonium*... répéta Claude Marteau pour qui ces mots n'offraient aucun sens. Qu'est-ce que ça peut bien être ?... Je n'en sais rien, mais je me méfie... Ça sent le poison, cette petite viole !... Pour cent écus de bon argent je ne goûterais pas à la drogue qui est là-dedans.

L'ex-matelot eut un moment l'idée de briser ou d'emporter le flacon.

Il réfléchit bien vite que sa disparition éveillerait les soupçons de Fabrice, qui d'ailleurs se procurerait sans la moindre peine l'équivalent, et il le remit à sa place derrière les livres.

Cela fait, il referma la bibliothèque et sortit de la chambre, puis de la maison, sans rencontrer âme qui vive.

Tout en regagnant son pavillon, il murmurait :

Comment savoir ce que c'est que le *Datura stramonium* ? A qui le demander ? Ah ! si j'avais été à l'école dans mon jeune temps, je ne serais pas embarrassé pour si peu... Mais quand j'étais moutard je n'aimais qu'à me *balader*, jouer aux billes et dénicher des nids... Ainsi je suis plus ignorant qu'une carpe...

Petit Pierre attendait à la fenêtre du pavillon.

—Bonjour, patron !... cria-t-il du plus loin qu'il vit Claude.